

Certaines personnes peuvent présenter une sorte d'abus, d'excès, une dépendance compulsive à l'acte sexuel, cet acte étant nécessaire au soulagement de leur angoisse sous-jacente. La multiplication des « objets de consommation » sexuels essayant de masquer, de recouvrir l'angoissante question de la castration, du manque structurel de l'être humain. D'autres trouvent dans la dépendance à un conjoint imaginé invulnérable une réassurance de nature infantile indispensable à leur équilibre psychique. La relation à deux peut alors devenir repli relationnel, fermeture, mais aussi fragilité, car elle ne peut survivre à la disparition ou à l'évolution de l'un des deux. Fantasme fusionnel, qui n'a pas évolué, et n'a pas permis de construire une relation d'altérité. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas de vraie *relation d'altérité*. Il y a consommation dans un but narcissique. Il n'y a pas rencontre.

Actuellement, on assiste au déferlement d'*une sexualité narcissique*, c'est-à-dire dans laquelle l'amour de soi y est presque exclusivement concerné.

Notre civilisation favorise la consommation : votre voiture tombe en panne... changez-en, on ne répare plus, on jette et on change ! On ne sait plus attendre, différer, rêver, patiemment construire et réparer. Est-ce plus heureux ? Je ne le crois pas. La *surenchère des objets* enlève beaucoup de leur valeur. Ils deviennent *interchangeables*, sans valeur spécifique. On en a un exemple avec les enfants gavés de cadeaux à Noël ; certains les regardent tout juste et peuvent même dire : « C'est tout ? » – déjà insatisfaits avant même d'y avoir goûté. Plus rien n'apporte alors de joie durable, on ne sait plus ce qu'est le plaisir de l'attente. Dans cette dynamique, il ne faut jamais de vide, mais toujours plus, de plus en plus... Il y a une idéologie qui bannit la frustration. Or la frustration, à condition, bien sûr, qu'elle ne soit pas abusive, est créatrice, oblige à inventer autre chose, apprend à différer, à construire.

Les adolescents n'ont parfois pas le temps de rêver avant d'être engagés dans une sexualité qui n'a pas encore de sens pour eux, mais qu'ils engagent, pour ne pas paraître débiles ou arriérés. Ceci est davantage vrai, me semble-t-il, pour les filles. C'est ainsi

que, dans une boîte à questions proposée à des adolescentes pratiquement toutes engagées dans une vie sexuelle précoce, plus de la moitié des questions tournaient autour de : « À quoi ça sert à une fille d'avoir des relations sexuelles ? » Leur réponse était : « Pour garder mon copain, ne pas être abandonnée ». (Cet abandon redouté était pour la plupart témoin de leur immense quête affective, liée à des carences préalables.) La sexualité, ici, n'est pas une sexualité adulte, mais le comblement d'un manque affectif.

Je parlais du plaisir de l'attente : ne peuvent vivre ce plaisir que ceux qui, par leurs expériences infantiles, sont assurés que quelque chose peut être attendu, avec l'assurance tranquille que cela arrivera, même si c'est sous une forme différente de celle qu'ils avaient imaginée. Pour les personnes trop « carencées », quand rien n'est jamais assuré, si l'on tient quelque chose, mieux vaut ne pas le lâcher, car on ne sait pas ce que sera demain.

Ne nous hâtons pas vers des conclusions rapides ! D'après les statistiques, l'âge du premier rapport sexuel n'a que très peu bougé. Les relations n'étaient probablement pas beaucoup plus satisfaisantes lorsque, dans le passé, les choses étaient programmées par les adultes. Et les jeunes ne sont peut-être pas tels que nous nous les représentons.

Cependant, pour l'avoir entendu souvent dans ma pratique, beaucoup de jeunes et de moins jeunes ont *peur de l'attachement*, par peur de souffrir, « parce que ça ne durera pas ». Le « contrat » est assez souvent, dès le départ, celui d'un *non-engagement*. Alors, la sexualité vécue ainsi ampute le sujet, elle le coupe d'une partie de ses affects, qu'il doit alors réprimer. Le plus souvent, l'un des partenaires l'impose plus ou moins à l'autre, même si l'autre l'accepte, parce que c'est la seule alternative. On pourrait dire que la *génitalité* (qui n'implique que le corps) *remplace la sexualité* de deux personnes qui se rencontrent dans la différence et dans la totalité de leurs êtres. On est dans *le domaine de l'avoir, et non plus de l'être, de la rencontre*. Mais ne caricaturons pas, beaucoup – nous compris – oscillent entre les deux positions.

I. Corps et relation, les deux racines de la sexualité

J'ai déjà évoqué le rapport sexualité-procréation. Les Églises ont, parfois, pu faire de la procréation la seule justification de la sexualité, niant que le plaisir partagé des corps puisse être dans la volonté créatrice de Dieu. Personnellement, en tant que chrétienne, lorsque je vois la richesse des terminaisons sensorielles du corps, je ne peux croire en un Dieu qui ne l'aurait créée que pour en priver l'homme. Je crois, au contraire, que notre corps, dans sa dimension de plaisir, est un choix du Créateur.

Pour que la relation sexuelle soit correctement ancrée, deux dimensions sont à bien repérer. Celle de *l'altérité* et celle de la limite humaine, la *castration symbolique*.

La loi symbolique, qui pose des interdits structurants, en particulier l'interdit de l'inceste au sens large du terme, permet de n'être pas dans la loi de la jungle, la loi du plus fort, qui utilise l'autre comme un objet pour sa jouissance, en lui déniait toute valeur de sujet.

D'autre part, la sexualité, justement par son lien avec la procréation, est rappel de *notre finitude d'humains*, nous signifie que nous sommes mortels. C'est bien parce que nous sommes mortels qu'il est si important, pour nous, de laisser une trace de notre passage sur terre, quelque chose qui nous survivra et nous perpétuera. Le plus souvent, cela se fait à travers nos enfants, mais pas exclusivement.

Du fait de la contraception, de la possibilité de réguler des naissances, le lien sexualité-procréation est moins évident. Mais la relative maîtrise de la procréation ne doit pas nous faire évacuer la dimension de notre finitude. Nous pouvons nous croire tout-puissants. Ce n'est qu'un leurre. Si nous croyons cela, nous sommes alors dans le déni, dans les restes de la toute-puissance infantile. C'est souvent du réel que nous revient ce qui est dénié. À un moment où l'on pouvait se croire dans l'invulnérabilité, où pouvait se profiler l'idée d'une jouissance sans limite, la dimension de la mort a fait retour par le canal du sida. J'ai retenu une phrase, entendue un jour, du psychanalyste Serge Leclair : « La question

n'est pas d'être sans entraves, sans limites, mais de savoir à quoi l'on est assujéti. » Ce que, dans notre jargon, nous appelons la castration, le sujet « barré » cher à Lacan.

Un collègue se vantait un jour de pouvoir avoir neuf coïts consécutifs avec sa partenaire. Je ne suis pas allée vérifier ! Mais les propos mêmes interrogent. Qu'est-ce qui est présenté là ? Un « moi » enflé d'orgueil... pas une relation. Cela me fait penser à la grenouille qui voulait devenir un bœuf, dans la fable de La Fontaine. Où est le sujet lui-même, et où est l'autre comme sujet ? On est dans la performance, on n'est plus dans la richesse du lien humain. La quantité ne peut jamais remplacer la qualité, le vrai lien relationnel, le lien d'amour. Lorsque la sexualité se réduit à l'usage de l'autre, considéré plus ou moins comme objet de consommation, on n'est plus dans la vraie dimension de l'humain, on n'est plus dans la relation voulue par Dieu.

Ne nous y trompons pas, une telle utilisation n'existe pas uniquement dans des débauches sexuelles. Elle peut aussi exister dans des couples « fidèles », mais où l'autre, sur le plan de la sexualité, n'est plus vis-à-vis, mais objet de consommation. Il me semble que la vraie fidélité implique non seulement l'abstinence de relations sexuelles hors du couple, mais un lien réel, de sujet à sujet. La fidélité se réfère à la foi, à la relation de confiance. Cependant, même dans un couple qui s'aime et se respecte, il peut y avoir des moments où l'on n'est pas dans une vraie relation. Il arrive aussi que la relation sexuelle soit utilisée comme monnaie d'échange, indépendamment de tout désir, ou comme outil de pression : pour se réconcilier comme pour punir, ou pour obtenir quelque chose. Cela a dû nous arriver à tous un jour ou l'autre. Mais la parole et le pardon sont des outils beaucoup plus constructeurs que l'effacement par une apparence de rencontre.

II. Une pseudo-liberté

Certains pensent que la plus grande liberté est de « tout » essayer. On voit ainsi certains multiplier les expériences sexuelles, sous toutes sortes de formes et avec les deux sexes... voire